

de toutes ses forces. L'ours allait le mordre, quand il me cria : "Dépêchez-vous !" Ce fut alors que l'ours aperçut les chiens, et, se tournant contre eux, leur administra sur le nez deux fortes tapes. Johansen s'était remis sur pied, et, quand je tirai, il avait lui-même pris son fusil. La patte de l'ours lui avait balaféré la joue droite d'un trait blanc, lui enlevant un pou de noir qu'il avait là : c'était sa seule blessure..."

LA MER LIBRE

Le second événement de cette mémorable journée fut l'apparition d'une vaste étendue d'eau libre, que Nansen aperçut au loin, du sommet d'un entassement de glaçons, et dans la direction des côtes entrevues. Après un nouveau coup de collier — au sens propre du mot, puisque Nansen et Johansen s'étaient résignés au rôle de bêtes de trait — la mer fut atteinte le 6 août.

Tout en hâtant le pas, Nansen se rappelait la marche des Dix-Mille à travers l'Asie ; il évoquait le moment où les soldats de Xénophon, après un an de guerre contre des forces supérieures, virent enfin la mer du haut d'une montagne, et s'écrièrent : "Thalassa ! Thalassa !" Après tant de mois de lutttes contre les glaces, pour les deux explorateurs aussi la mer était la bienvenue.

"... Enfin, j'étais à la limite de la banquise. Devant moi s'étendait la surface sombre de la mer ; au loin, la muraille abrupte du glacier surgissait de l'eau ; une sombre clarté enveloppait le tout. A cette vue, une telle joie gonfla nos cœurs que nous ne pouvions l'exprimer par des paroles. Derrière nous étaient toutes nos peines, devant nous s'ouvrait la route du retour. J'agitai mon chapeau vers Johansen, qui était un peu en arrière, et il répondit en agitant le sien et en criant : Hurrah ! Un tel événement devant être célébré de quelque manière, nous mangeâmes une tablette de chocolat chacun !"

Une suprême séparation attrista pourtant toute cette joie. Les deux chiens survivants devenaient une surcharge désormais inutile sur les kayaks. "... Fidèles et courageux, ils nous avaient suivis pendant tout le voyage ; maintenant qu'étaient venus des jours meilleurs, ils devaient dire adieu à la vie. Ne pouvant nous décider à les égorger comme nous l'avions fait pour leurs compagnons, nous sacrifîâmes pour chacun d'eux une cartouche. Je tui le chien de Johansen et il tua le mien..."

Les kayaks grésés, liés ensemble afin de pouvoir supporter les traîneaux, qu'il eût été imprudent d'abandonner, Nansen et Johansen mirent à la voile. Depuis deux ans, ils n'avaient pas eu devant eux une pareille étendue d'eau. C'était un plaisir d'entendre clapoter les vagues entre les deux embarcations, et de cingler rapidement vers la terre tant désirée. Quel changement, après avoir, pendant des mois, fait son chemin pouce à pouce, pied à pied ! Le soleil brillait : "Je ne puis me rappeler, dit Nansen, plus belle matinée."

Aborder au pied du glacier, escarpé comme une falaise, était impraticable. Les explorateurs durent dresser leur tente sur un vaste glaçon flottant, mais en vue de la terre, — et la vue seule de la terre suffisait à leur bonheur. Quelle terre ? Nansen, incertain de sa longitude, l'ignorait. Ayant devant lui des îles inconnues, il leur donna de doux noms : île Eva, île Liv. Glacées, certes, elles l'étaient, mais pourtant toutes frionnantes d'ailes d'oiseaux.

A la voile, à la pagaie, cette navigation dans la brume, dans le mystère des détroits et des côtes, se prolongea pendant plusieurs jours. Chaque nuit, les explorateurs dressaient leur tente sur la bande de glace qui bordait la terre, chaque matin, ils chargeaient les kayaks sur les traîneaux pour traverser les glaces que le vent ou la marée avaient accumulées autour d'eux ; puis il remettait à l'eau les kayaks, dès qu'ils retrouvaient un chenal ouvert, et ils poursuivaient leur chemin. Partout des morsees, des pistes d'ours, des renards, des mouettes et des goélands : il y avait plaisir à constater qu'on avait tant de vie autour de soi, tant de nourriture sous la main.

Les morsees pullulaient particulièrement. Ce qui faillit être grave, c'est qu'ils engagèrent eux-mêmes les hostilités. "J'avais escaladé un hummock, raconte Nansen, et j'examinais l'état de la surface de l'eau devant nous, quand un morse monstrueux s'approcha, soufflant et nous regardant fixement. Sans tenir compte de sa présence, nous rentrâmes dans les kayaks pour continuer notre route. Soudain, il revint sur nous, se dressa au-dessus de la surface de l'eau, s'ébroua si fort que l'air trembla, et menaça d'enfoncer ses défenses dans nos frêles embarcations. Nous saisismes nos fusils ; au même moment, il disparut, mais pour réparaître immédiatement de l'autre côté, aussi menaçant, tout près du kayak de Johansen. Il répéta à plusieurs reprises cette manœuvre, et nous pouvions le voir, à travers l'eau transparente, passer rapidement sous nos bateaux. Nous craignions qu'il ne fit un trou, d'un coup de dent, au fond des embarcations, et, pour l'effrayer, nous agitions nos rames. Enfin, il se rua sur le kayak de mon compagnon. Johansen tira et lui logea une charge de plomb dans les yeux. La bête eut un mugissement terrifié, plongea et disparut, laissant derrière elle un traînage de sang. Nous nous dépêchâmes de ramer de toutes nos forces, craignant une nouvelle agression du blessé, rendu plus féroce par la douleur, et nous ne fûmes rassurés que lorsque nous entendîmes notre ennemi souffler et s'ébrouer loin derrière nous, à la place même où il avait disparu.

"Nous avions continué de pagayer tranquillement, et nous avions depuis longtemps oublié le morse, quand je vis soudain Johansen sauter en l'air. Son kayak avait reçu un choc violent. Je supposai d'abord qu'un bloc de glace avait chaviré et, dans un mouvement de bascule, touché le fond du bateau ; mais il n'y avait point de glaçons dans notre voisinage. Tout à coup je vis un autre morse se dresser devant nous hors de l'eau. Il n'y avait pas un instant à perdre, et, sans prendre le temps de chercher

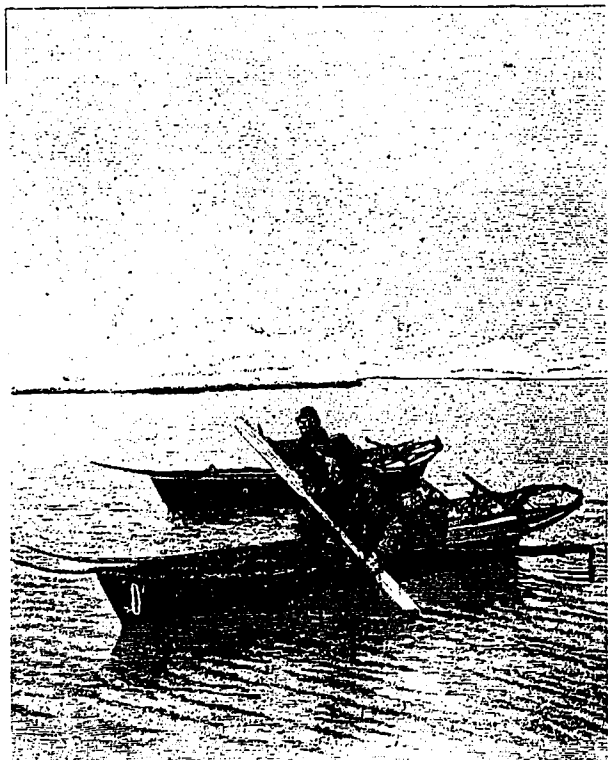
l'endroit vulnérable (derrière l'oreille), j'envoyai une balle au milieu du front de l'énorme animal. Ce fut heureusement suffisant : le morse avait été foudroyé. Non sans peine, nous fîmes un trou dans la peau épaisse qui recouvrait cet amas de viande flottant à la surface, nous coupâmes quelques bandes de graisse et de chair, et nous abandonnâmes le reste aux oiseaux de mer."

Pagayer de front avec les embarcations jumelles était malaisé et fatigant. Les progrès étaient lents, et quand des courants venant en sens inverse se faisaient sentir, les remonter était presque impossible : aussi Nansen résolut-il, le 11 août, de raccourcir considérablement les traîneaux, afin de pouvoir les disposer isolément sur chaque kayak, dans le sens de la longueur, derrière le trou du rameur. Une éclaircie se produisit pendant qu'ils se livraient à ce travail. Toute une chaîne d'îles leur apparut, couverts de noirs rochers à pic émergeant des glaciers.

Le 16 août seulement, après avoir traversé en s'attelant à leurs traîneaux courts la zone marginale de glaçons entassés et agglomérés, Nansen et Johansen parvinrent à une de ces îles. Pour la première fois depuis deux ans, ils avaient la terre sous leurs pieds. Ils auraient volontiers baisé les rochers. Dans leur joie indescriptible, ils sautaient d'un bloc de basalte à l'autre comme des enfants qui jouent. Enfin, pour mettre le comble à leur ravissement, dans un coin abrité, parmi les pierres, ils découvrirent de la mousse et des fleurs.

De vrais fleurs : de beaux coquelicots, des saxifrages des neiges, des stellaires !... "Le drapeau norvégien fut arboré, un lobsouse de pemmican fut préparé, et nous nous assîmes dans la tente en faisant voler le gravier sous nos pieds tout à notre aise"

Nansen et Johansen avaient pris terre sans avoir pu encore se rendre un compte exact de leur situation. Étaient-ils à l'est ou à l'ouest de la terre



A LA PAGAIE.

François Joseph ? Ils l'ignoraient : depuis que leurs montres s'étaient arrêtées, il leur avait été impossible, à quelques déductions qu'ils se livraient, de retrouver leur longitude.

Ils repartent, et voici une île nouvelle (l'île Theroup) : "Elle me semble un des endroits les plus charmants de la terre. Une plage unie, semée de coquillages, une étroite ceinture d'eau claire, on fond de laquelle on distingue des limaçons et des oursins, et où nagent les amphipodes. Dans les rochers volent et gazouillent des passereaux, des bruants. Subitement, le soleil éclate dans les nuages floconneux et légers, et le jour paraît être tout soleil. Autour de nous, c'est la vie et la terre ferme ; nous sommes délivrés de l'éternelle banquise. Au fond de la mer, je vois des forêts entières d'algues. Sous des falaises, çà et là, sont accrochés des paquets de neige couleur de rose.

"Du haut d'un rocher, nous voyons au loin s'étendre la banquise dont nous sommes sortis : une grande plaine blanche, au fond, tout au fond de laquelle sont encore emprisonnées, dérivant imperceptiblement, le *Fram* et nos compagnons..."

Nansen et Johansen repartent encore. Les courants de marée ouvrent, ferment, ouvrent de nouveau les chenaux navigables. Combien de temps les deux navigateurs trouveront-ils de l'eau libre ? Toute la question est là. Si la mer reste ouverte, c'est le retour au Spitzberg, et de là en Norvège, avant la fin de l'année. Si elle se referme définitivement, c'est l'hivernage.

Ce fut l'hivernage.

(A suivre.)